

ressource sérieuse. Marie, le comprenant aussi, finit par choisir, entre tous ceux qui lui avaient demandé sa main, un jeune homme du nom de Francesco. C'était un bon garçon qui, dès l'enfance, avait été l'ami de Toniotto, ce qui ne l'avait pas empêché d'aimer aussi Marie, et, bien qu'il n'espérât pas se faire aimer d'elle comme il l'aimait, il avait résolu de ne se jamais marier avec une autre qu'elle.

Marie, d'ailleurs, fut franche avec lui. Elle lui dit nettement pourquoi elle consentait à l'épouser. "Vous savez bien, ajouta-t-elle, que je ne puis plus aimer comme j'ai aimé Toniotto, que je ne puis pas davantage bannir cet amour de mon cœur; mais si vous voulez m'épouser comme on épouse une veuve à laquelle il est permis de garder son premier amour, je vous promets de vous aimer je puis aimer, et d'être une femme fidèle et dévouée."

Le bon Francesco, qui n'espérait pas autre chose, accepta de grand cœur, et se trouva l'homme le plus heureux du monde; il consentit même à ce que Marie ne se séparât pas de la petite chaine de Toniotto, et, toutes choses ainsi réglées, les noces furent célébrées sans bruit. Le même jour, le père et la mère de Marie quitterent leur maison pour habiter celle de leur gendre, qui était riche et n'avait plus que sa mère: ce fut comme une bénédiction pour les deux familles, qui n'en formaient plus qu'une seule. Neuf mois après, cette famille s'accrut encore d'un garçon qui reçut, par une acclamation unanime, le nom de Toniotto, et qui, au bout de dix-huit mois, se trouva l'ami d'un second garçon florissant et robuste comme il l'était lui-même. Quant à Marie, elle n'avait pas repris, il est vrai, toute cette heureuse sérénité de sa jeunesse; mais elle trouvait quelquefois, pourtant un tendre et doux sourire pour son mari et pour ses enfants. Bien qu'elle eut alors de vingt-six à vingt-sept ans, elle n'avait jamais été plus belle, et qui l'aurait vue le soir, entourée de ses vieux parents, de son mari, de ses enfants, tous suspendus à son regard, l'aurait prise vraiment pour une madone de Raphaël dans une sainte famille. Ce bonheur relatif, hélas! ne devait pas durer.

Un soir, j'allais et venais devant ma porte, disant à haute voix mon bréviaire, selon ma coutume. Lorsque j'entendis des pas qui suivaient les miens, puis tout à coup ce cri:

"Mon bon maître!"

Et, dans le même instant, un homme m'enlevait de terre en me pressant dans ses bras et en m'embrassant. Il me parut que c'était une voix que je connaissais, et bientôt je reconnus aussi dans l'ombre le visage de celui qui me tenait enlacé contre sa poitrine:

"Toniotto!" m'écriai-je.

Si j'avais eu foi aux esprits, j'aurais certainement cru que c'était le sien qui venait me demander compte de la part que j'avais prise au mariage de Marie, et je dois avouer que la pensée m'en vint un instant, mais un instant plus court qu'une seconde. Elle fit place aussitôt au sentiment de la réalité, et cette réalité, m'épouvantait plus que n'aurait pu faire aucune apparition surnaturelle. Je pris machinalement le bras de Toniotto, en l'entraînant chez moi; mais il avait compris tout de suite que j'étais sous le coup d'une impression terrible, et, changeant brusquement de visage et d'une voix tremblante:

"Mon père, me demanda-t-il, mon frère vivent-ils encore?"

— Ils vivent, lui répondis-je; mais il faut préparer votre vieux père à vous revoir; la joie pourrait le tuer.

— Et Marie?

Ses deux frères sont morts à peu près dans le temps où l'on vous a cru mort aussi.

— Et Marie?

— Elle vit!"

Il se fit alors un silence de deux minutes environ. Ce fut moi qui le rompis:

"Eh quoi, lui dis-je, n'avez-vous donc jamais pu écrire depuis six ans?"

— J'ai écrit plusieurs fois, me répondit-il, mais je craignais bien que vous n'eussiez pas reçu mes premières lettres; quant aux dernières, celles que j'ai écrites depuis deux ans, vous avez dû les recevoir.

— Non, lui répliquai-je, nous ne les avons pas reçues. Et vous dites que depuis deux ans..."

Mais Toniotto, me coupant la parole, reprit:

"Ainsi donc vous me croyiez mort depuis plus de six ans? J'ai éprouvé souvent cette crainte, et alors... alors, il me venait une pensée que j'ai toujours repoussée comme une suggestion du démon, une de ces pensées qui font mourir de douleur. Oh! j'arrivais joyeux, insensé que je suis! Comme si, après dix ans, on peut retrouver la joie en retrouvant sa maison! Pauvre Jean! Pauvre Philippe! pauvre Marie!"

— Marie... lui dis-je, et j'espérais qu'il allait m'interroger; mais il n'en fit rien, et n'ajouta pas une parole.

Quant à moi, alors même qu'il se fut agi de sauver la vie à mon père ou à mon frère, je crois que je n'aurais pu venir à bout de ma phrase commencée pour lui dire:

"Marie ne vous appartient plus!"

Ce fut lui qui reprit enfin:

"Et si vous aviez reçu, dit-il, les lettres que j'ai écrites depuis deux ans?"

— Elles seraient arrivées trop tard!" lui répondis-je, et je respirai comme soulagé d'un poids qui m'étonnait.

Lorsque, levant les yeux, et voyant tout à coup son visage creusé par la souffrance, s'empreindre d'une douleur qui embrassait, dans son immensité, le passé, le présent et l'avenir, je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines. Un nouveau silence de quelques minutes succéda, puis il se leva, secoua la tête, et dit:

"Allons voir mon père, et après..."

Je marchai derrière lui, et nous arrivâmes bientôt à la maison paternelle.

Je ne vous peindrez la joie, le bonheur de son père et de son frère, ni le visage attendri de Toniotto, qui fut bientôt baigné de larmes. Qu'il vous suffise de savoir que je me hâtai de courir chez Francesco, et que ce fut lui qui se chargea d'a noncer la nouvelle à Marie. Comment s'acquitta-t-il de cette mission? je l'ignore; cela resta toujours un secret entre eux deux, et je n'en reçus jamais la confidence. Trois jours après seulement, et sur l'invitation que m'en fit Francesco, je conduisis, dans la soirée, Toniotto chez lui. Le plus embarrassé de tous était Francesco; Marie s'avança avec un sourire angélique sur les lèvres qui, pourtant, étaient pâles et tremblantes, et tendit la main à Toniotto, en lui disant:

"Béni soit le ciel! car qui aurait pu espérer de vous revoir ailleurs que dans le paradis! Oh! là, oui, nous avions toujours espéré de vous revoir, Francesco et moi!"

Pendant qu'elle parlait, on pouvait voir les genoux du soldat qui tremblaient sous lui, et il n'eut pas la force de répondre; mais prenant dans ses deux mains la main de Marie et celle de Francesco, il les baisa plusieurs fois avec tendresse; puis apercevant les deux enfants dans un coin, il les prit dans ses bras, en les serrant contre son cœur avec une sorte de passion; après quoi il s'assit, en posant l'ai le sur ses genoux. Comme celui-ci criait en résistant, sa mère, pour le calmer, lui dit:

"Allons! Toniotto!"

(A continuer.)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jundis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

En un an.....	80.50
Six mois.....	0.35
En numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU.

170¹/₂ rue Sparks, Ottawa.